

## Le stelio dans la *NH* de Pline

A la mémoire de Guy Cambier (1934-1981) savant latiniste et brillant humaniste qui, pour moi, plus qu'un Collègue très cher fut un authentique Frère.

Aucun historien des sciences ne songerait à sous-estimer l'importance et la richesse des informations fournies par l'encyclopédiste latin. L'intérêt de l'*Histoire Naturelle* est exceptionnel pour le chercheur qui étudie l'état des connaissances au premier siècle de notre ère ou des nombreux siècles qui l'ont précédé et pour celui qui se penche sur les écrits des épigones de Pline, jusqu'à l'aube de l'ère scientifique, voire même jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour témoigner de l'estime dans laquelle est tenue l'oeuvre de Pline, il me suffira de signaler que Claire Préaux, dans son livre sur *La lune dans la pensée grecque*<sup>1</sup>, cite à 103 reprises l'*Histoire Naturelle* et que Madame Danielle Gourevitch, dans une thèse récente<sup>2</sup> intitulée *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain*<sup>3</sup>, commente 98 fois l'un ou l'autre passage du naturaliste antique.

D'un autre côté, Robert Lenoble, dans l'un de ses articles<sup>4</sup>, a démontré que l'*Histoire Naturelle* plinienne allait «cristalliser pour plus de quinze siècles la vision du monde et définir le type de science accommodé à cette vision»<sup>5</sup>.

Je me permettrai de tenter d'illustrer cette affirmation

1 Palais des Académies (Bruxelles 1973).

2 Voir mon compte rendu de cet ouvrage dans le volume de *L'Antiquité Classique* (1985).

3 Le sous-titre de cette thèse est: *Le malade, sa maladie et son médecin* (Rome 1984).

4 'Les obstacles épistémologiques dans l'Histoire naturelle de Pline', in *Thalès* (1952) pp. 87-106.

5 *Ibid.*, p. 88.

en étudiant les 17 paragraphes dans lesquels Pline évoque le *stelio* que l'*Oxford Latin Dictionary* définit au sens premier comme a *kind of lizard, Gecko* <sup>6</sup>, mais que Théodore Mommsen considérait encore comme *une sorte de scorpion* <sup>7</sup>.

Avant d'aborder les passages dans lesquels la naturaliste antique cite le Gecko, il est important de savoir que le zoologiste allemand A. E. Brehm, dans le tome 6 de son ouvrage *Merveilles de la Nature* <sup>8</sup>, n'ignorait pas que les Romains désignaient le Gecko sous le nom de *stelio* et il se voyait encore dans l'obligation de dénoncer des préjugés qui avaient cours chez certains de ses confrères, comme Bontins, Hasselquist et Popping <sup>9</sup> qui n'hésitaient pas à prétendre que la morsure de ce reptile absolument inoffensif était venimeuse et mortelle et qui partageaient ainsi une opinion populaire attestée en Italie au *xix<sup>e</sup>* siècle et rapportée par Lucien Bonaparte selon laquelle

«on ne reproche pas seulement aux Geckos ou tarentes de gâter les mets sur lesquels ils se posent; on les accuse également de tuer un homme rien qu'en passant sur sa poitrine; cette croyance est répandue dans tout le peuple» <sup>10</sup>.

Mais revenons au *stelio* <sup>11</sup> de Pline l'Ancien, cet encyclopédiste au sujet duquel se pose perpétuellement la question des sources. Ce problème de la *Quellenforschung* est sans doute plus aisé en ce qui concerne le naturaliste latin qu'en ce qui se rapporte aux modèles de son lointain maître Aristote <sup>12</sup>. D'abord, l'encyclopédiste tient —contrairement au Stagirite— à mentionner ses sources pour montrer sa prodigieuse érudition: c'est notamment l'objet de son livre 1; ensuite, il n'hésite pas au fil de son discours à nous donner le nom de ses informateurs.

6 Cf. P. G. W. Glare, *Oxford Latin Dictionary* (Oxford 1982) p. 1817.

7 Théodore Mommsen, *Le droit pénal romain*, trad. J. Duquesne (Paris 1907) t. II, p. 404, n. 4.

8 Edition française par E. Sauvage (Paris, Baillière, 1885) p. 204 ss.

9 Ibid., pp. 205-6.

10 Ibid., pp. 206-7.

11 J'adopte la graphie *stelio* alors que les manuscrits anciens et les éditeurs contemporains hésitent entre l'orthographe *stelio* et *stellio*.

A propos du *stelio*, Pline cite le philosophe d'Erèse, lorsqu'il écrit au § 111 du livre 8:

«Théophraste nous dit que les Geckos, comme les serpents, dépouillent leur vieille peau (*senectutem*) et l'avalent aussitôt, pour éviter de fournir un remède à l'épilepsie. On raconte que leur morsure est mortelle en Grèce, mais inoffensive en Sicile».

Par le plus grand des bonheurs, nous avons conservé un fragment<sup>13</sup> du disciple et ami d'Aristote dans lequel il déclare notamment ceci:

«On dit que le γαλεότις (c'est-à-dire le Gecko), parce qu'il jalouse l'aide qu'il apporte aux hommes, avale sa peau au moment de la mue; c'est, en effet, un remède pour l'épileptique... Mais il est évident pour tout le monde que ce n'est pas par jalousie que cet animal (et d'autres) agissent ainsi, mais c'est l'imagination des hommes qui leur prête cette intention. En effet, comment des êtres privés de raison pourraient-ils acquérir une telle sagesse que des hommes doués de raison n'acquiescent qu'au prix d'un grand effort? ... Et le γαλεότις (le Gecko) dévore sa peau poussé par quelque instinct naturel...».

Un passage de l'*Apologie* d'Apulée<sup>14</sup> vient appuyer ce fragment du scholarque du Lycée, en nous apprenant que Théophraste a composé un excellent ouvrage sur l'épilepsie et un autre qui traitait de *invidentibus*<sup>15</sup> *animalibus*, dans lequel il indiquait *remedio esse ait exuuias stelionum, quas uelut senium more ceterorum serpentium temporibus statutis exuant*. Et Apulée poursuivait son information en précisant qu'il faut se saisir du Gecko immédiatement, car «sinon l'animal, soit pressentiment jaloux, soit appétit instinctif, se retourne et dévore sa peau».

Outre Théophraste, Pline a dû disposer d'autres sources d'origine grecque puisqu'il nous apprend, au paragra-

12 Voyez sur ce sujet la première partie de mon livre *Recherches sur les grands traités biologiques d'Aristote: sources écrites et préjugés* (Bruxelles 1980).

13 Théophraste, fr. 175 (ed. Fr. Wimmer, Leipzig, Teubner, 1862, t. III).

14 Apulée, *Apologie*, c. 51, texte établi et traduit par P. Vallette (Paris, Les Belles Lettres, 1924). Je modifie légèrement la traduction de P. Vallette.

15 Sur l'emploi du verbe *inuidere*, voyez A. M. Tupet, *La magie dans la poésie latine* (Paris, Les Belles Lettres, 1976) p. 181.

phe 90 du livre 29<sup>16</sup>, «les Grecs appellent le Gecko colotes, ascalabotes et galeotes».

L'helléniste, qui se livre à une recherche lexicographique destinée à éclaircir la citation plinienne, constatera que c'est le mot ἀσκαλαβός qui, dans l'état de nos connaissances, apparaît en premier lieu: ἀσκαλαβός se rencontre, en effet, sur une olpé découverte à Loutraki et qui se trouve aujourd'hui au Musée National d'Athènes. Ce vase, souvent décrit<sup>17</sup>, est daté de l'époque que les archéologues appellent le corinthien récent, c'est-à-dire des environs de 560-550<sup>18</sup>; il est décoré de la représentation d'un quadrigé qu'accompagne un conducteur nommé Akamas et d'un Gecko à côté duquel se lit l'inscription ἀσκαλαβός. C'est sans doute au vers 170 des *Nuées* d'Aristophane (représentées aux Grandes Dionysies (mars de 423) qu'apparaît pour la première fois, dans nos sources littéraires, le mot ἀσκαλαβώτης qui, contrairement à ce qu'affirme P. Chantraine<sup>19</sup>, n'est donc pas plus anciennement attesté qu'ἀσκαλαβός.

C'est, à ma connaissance, aux vers 173 et 174 des *Nuées*, qu'apparaît pour la première fois le terme γαλιεώτης que l'on retrouve dans une oeuvre du *Corpus* aristotélicien, le Περὶ θρασείων ἀκούσμάτων:

(66, 835a 27-29): «lorsque le γαλιεώτης se dépouille de sa peau, comme les serpents, et qu'il a mué, il dévore cette peau; ce fait est observé par les médecins car elle est utile aux épileptiques»

(c'est en fait l'affirmation de Théophraste, fr. 175 confirmée par le texte de Pline, 8, 111).

16 J'emploierai toujours le texte de Pline, établi et traduit dans la Collection des Belles Lettres par A. Ernout et collaborateurs.

17 Je cite dans l'ordre chronologique H. Collitz - F. Bechtel, *Sammlung der griechischen Dialekt Inschriften*, III, 1 (Göttingen 1889) p. 68 (n. 3123); H. Payne, *Necrocorinthia*, 2 ed. 1971 (1 ed. 1931) p. 165 (Olpe, n. 1408); R. Arena, 'Le iscrizioni corinzie su vasi', in *Atti Accademia naz. dei Lincei* (Rome 1967) p. 97 (on trouve une photographie de cette olpé n. 521 du Musée National d'Athènes à la pl. XIV de cet article); Fr. Lorber, *Inschriften auf Korinthischen Vasen. Archäologisch-epigraphische Untersuchungen zur Korinthischen Vasenmalerei im 7. und 6. Jh. v. Chr.* (Berlin 1979) p. 70, n. 107.

18 Je dois cette précision à la science et à la gentillesse de mon ami et de mon maître Charles Delvoye. Fr. Lorber, op. cit., p. 70, date aussi les inscriptions du vase de la deuxième phase du corinthien récent.

19 Cf. Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (Paris, Klincksieck, 1968) t. I, p. 123, s. v. ἀσκαλαβός. L'éminent linguiste exprime néanmoins l'avis qu'ἀσκαλαβώτης semble un dérivé d'ἀσκαλαβός.

(148, 845b 4-6): «on dit qu'en Sicile et en Italie les γαλεῶται ont une morsure qui est mortelle et que cette dernière n'est pas, comme celle des γαλεῶται de chez nous, inoffensive et sans vigueur».

Les scholiastes des *Nuées* d'Aristophane et les lexicographes antiques (Hésychius, Stéphane de Byzance et la Souda<sup>20</sup>) sont tous d'accord pour établir l'équivalence entre l'ἀσκαλαβώτης et le γαλεῶτης et à considérer cet animal comme un saurien.

Aristote citera 7 fois ἀσκαλαβώτης<sup>21</sup>, souvent à côté des serpents et une seule fois le κοιλώτης<sup>22</sup> qui manifestement a embarrassé les traducteurs du Stagirite<sup>23</sup>, mot qui, selon Chantraine<sup>23\*</sup>, n'est qu'une variation de forme d'ασκαλαβώτης dénonçant le caractère populaire du vocable. Plusieurs dizaines d'années avant le Stagirite, l'auteur hippocratique des *Epidémies* 4, 56 (5, 194L) avait mentionné un malade qui, à Abdère, évacua des excréments qualifiés de κοιλωτοιδέα, mot qu'Emile Littré traduit par «matières allongées comme un lézard» mais que je rendrais plutôt par «matières à l'apparence extérieure d'un Gecko» (dont le dos semble parsemé de petites étoiles, d'où son nom latin de *stelio*).

Le poète comique athénien Ménandre citait le γαλεῶτης<sup>24</sup> et l'alexandrin Nicandre<sup>25</sup> évoquait les morsures hostiles du Gecko (ou ascalabos). Le mot latin *stelio* n'apparaît pas

20 Le lecteur trouvera tous ces textes et leur traduction dans mon étude 'Mention d'un saurien dans les *Nuées* (v. 170 s.) d'Aristophane et ses rapports avec les mystères d'Eleusis', dans la *Revue de Philosophie ancienne* (1986) pp. 107-132.

21 Cf. HA 538a 27; 559a 31; 600b 22; 607a 27; 609 29-30; 614b 4; IA 713a 17.

22 Cf. HA 9, 1, 609b 19-21.

23 Jules Tricot, *Aristote. Histoire des Animaux* (Paris, Vrin, 1957) t. II, p. 587, qui traduit simplement par colote et qui commente à la n. 5, l. 19: κοιλώτης (sic) paraît synonyme d'ασκαλαβώτης (*stellion*). Mais certains auteurs, Scaliger notamment (*Schn. Comm. II, 14; Cur. post 481*) pensent qu'il s'agit plutôt d'un insecte de la famille des scarabées. Camus, II, 239, ne se prononce pas. Et dans l'*Index Animalium* II, p. 745, Jules Tricot note: κοιλώτης colote (colota) (insecte ?). Pierre Louis, *Aristote. Histoire des Animaux, livres VIII-X* (Paris, Les Belles Lettres, 1969) t. III, p. 68, traduit par «colote» et il écrit en note: Le sens exact de κοιλώτης est inconnu. Mais il est vraisemblable qu'il s'agit d'un lézard.

23\* Cf. P. Chantraine, op. cit., p. 123.

24 Cf. fr. 163 de l'EYNOYXOΣ (ed. A. Koerte, Leipzig, Teubner, 1953).

25 Cf. *Thériaques*, vv. 483-84, ed. Otto Schneider (Leipzig, Teubner, 1856). Voir aussi le fr. 56 de Nicandre, in Antoninus Liberalis, 24, *Mythographi Graeci*, vol. II, fasc. 1, ed. Edg. Martini (Leipzig, Teubner, 1896).

avant le premier siècle, à l'époque augustéenne; on est en droit de se demander s'il existait au deuxième siècle avant notre ère, car Térence, aux vers 688-689 de l'*Eunuque*, ayant à traduire l'expression de son modèle grec Ménandre γαλεώτης γέρον écrit:

Hic est uietus uetus ueternosus senex  
 Colore mustelino<sup>26</sup>.

Donat, au 4<sup>e</sup> siècle de notre ère, expliquera que le poète comique latin a confondu γαλεώτης avec γαλή, la belette.

C'est, semble-t-il, dans la 4<sup>e</sup> *Géorgique* de Virgile, vv. 242-243 et dans les débris de l'oeuvre *De uerborum significatu* de M. Verrius Flaccus qu'apparaît la première mention du *stelio*. Le poète de Mantoue, dans deux vers dont se souviendra quelques dizaines d'années plus tard Columelle évoquant le venimeux Gecko (*uenenatus stelio*)<sup>27</sup>, citera ce petit saurien comme un ennemi de la ruche. Quant au très savant grammairien M. Verrius Flaccus, il tente d'expliquer l'étymologie de *stelio* par l'expression *uirus instillet cibo*<sup>28</sup> (le *stelio* distille du poison sur la nourriture).

Festus, qui nous rapporte l'explication de M. Verrius Flaccus, signale que d'autres auteurs étaient d'avis que le *stelio* tirait son nom du fait qu'il ressemble, en raison de la variété de ses couleurs, à une réunion de *stellarum*. Cette explication est celle d'Ovide qui, dans les *Métamorphoses*<sup>29</sup>, évoque la transformation par Déméter d'un enfant insolent en un animal d'une taille inférieure à celle d'un petit lézard dont le

«nom... rappelle la couleur de son corps, constellé de gouttes (de la boisson que la déesse lui a envoyée en plein visage) qu'il a reçues çà et là: *uariis stellatus corpora guttis*».

<sup>26</sup> Texte établi et traduit avec une légère modification par J. Marouzeau (Paris, Les Belles Lettres, 1947): *Celui-ci est un vieux rabougri, vétuste et vieillot, au teint de belette*.

<sup>27</sup> Cf. Columelle, *De re rust.* 9, 7, 5, ed. E. S. Forster et Ed. H. Heffner, Loeb Classical Library.

<sup>28</sup> Cf. Festus, *De Verborum significatione quae supersunt*, ed. C. O. Müller (Leipzig, Teubner, 1880, editio altera), s. v. *stelionem: genus aiunt lacertae, quod Verrius dictum ait, quia uirus instillet cibo, potius quam, ut putant alii (codd.: abi) a stellarum similitudine, quia uarium est*.

<sup>29</sup> Cf. Ovide, *Métamorphoses*, 5, 446-61, texte établi et traduit par Georges Lafaye (Paris, Les Belles Lettres, 1928).

C'est là en réalité l'origine du mot retenue par les meilleurs étymologistes du xx<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>.

Revenons aux différents paragraphes de Pline se rapportant à cet inoffensif saurien. Dans le premier texte cité du naturaliste<sup>31</sup>, nous avons pu constater que la peau de cet animal bien souvent assimilé par les Anciens aux plus redoutables des serpents<sup>32</sup> passait aux yeux de Pline, comme déjà à ceux de Théophraste et de l'auteur du Pseudo-Aristote, pour une excellente thérapeutique contre l'épilepsie. Cette maladie, qui, parce qu'elle

«frappé brutalement, à l'improviste et d'une manière spectaculaire, la totalité de l'être, en tordait et secouait le corps et aliénait l'esprit, suggérait totalement une présence extrapersonnelle qu'on n'osait guère la considérer comme tout à fait pareille aux autres maladies»<sup>33</sup>.

C'est encore Apulée qui, dans l'*Apologie*<sup>34</sup>, nous apprend qu'à Rome, de son temps encore, on appelait «à juste titre» l'épilepsie «non seulement haut mal ou mal comitial, mais mal divin, comme chez les Grecs *ισοπά νόσοις*». Contre cette maladie aussi redoutable, il fallait un remède auquel on attribuait une efficacité tout à fait exceptionnelle.

L'historien des sciences, qui est aussi un épistémologue, doit se demander pourquoi la pensée non scientifique a pu pendant des siècles valoriser ainsi la peau d'un serpent,

30 Cf. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4 éd. (Paris, Klincksieck, 1959) p. 646 et A. Walde - J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3 éd., II (Heidelberg 1954) p. 588. Isidore de Séville, *Etymologiarum sive Originum libri XX*, ed. W. M. Lindsay (Oxford 1911; rééd. 1962) t. II, 12, 4, 38 se souvient de l'explication fournie par Ovide: *Stelio de colore inditum nomen habet; est enim tergore pictus lucentibus guttis in modum stellarum. De quo Ovidius (Metam. 5, 461): aptum colori / Nomen habet, uariis stellatus corpora guttis.*

31 Cf. *HN* 8, 111.

32 Cf. supra [Aristote], ΠΕΡΙ ΘΑΥΜΑΣΙΩΝ 'ΑΚΟΥΣΜΑΤΩΝ, 148, 845b 4-6; Col., *RR* 9, 7, 5 (*uenenatus stelio*); M. Verrius Flaccus, *stelionem... uirus instillet cibo* et des textes de Pline lui-même que nous allons citer, sans oublier Aristote déjà en *HA*, 8, 29, 607a 26-27 (En certains points de l'Italie, même les morsures des Geckos sont mortelles).

33 Cf. M. D. Grmek, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale* (Paris, Payot, 1983) p. 69.

34 Apulée, *Apologie*, c. 50.

ou plus exactement du *stelio*, distingué rationnellement mais inconsciemment assimilé toujours à cet animal<sup>35</sup> qui

«constitue pour le psychanalyste (un) symbole... phal-  
lique chargé d'une très forte ambivalence... agent de  
mort... aussi facteur de vie»<sup>36</sup>;

l'historien des sciences se souviendra ici de cette profonde réflexion du grand Bachelard qui déclarait que

«c'est un des traits fondamentaux d'une pensée valo-  
risante que toute valeur peut être niée»<sup>37</sup>;

en d'autres termes qu'une notion valorisée est toujours ambivalente.

Robert Lenoble a noté<sup>38</sup> que chez Pline nous trouvons un bel exemple de l'ambivalence de l'âme antique à l'égard du serpent, car nous découvrons une hantise permanente des bêtes sauvages, des animaux venimeux et des poisons, mais nous rencontrons en même temps l'idée que les animaux redoutables, comme le serpent, sont aussi l'emblème de la vie et du salut.

Mais dans l'oeuvre de Pline, il y a, sur le chapitre des remèdes efficaces contre le mal sacré, d'autres paragraphes que l'on découvre au livre 30:

«On fait aussi (pour l'épilepsie) un magnifique éloge... de la cendre du Gecko d'outre-mer prise dans du vinaigre; de la peau dont le Gecko se dépouille comme du serpent<sup>39</sup>, dans un breuvage. Certains ont fait prendre en boisson le Gecko lui-même éventré avec un roseau et conservé...»<sup>40</sup>.

35 Voyez par exemple Aristote, *HA* 8, 17, 600b 19-24. Au xvii<sup>e</sup> siècle, Lemery, dans l'article 'Serpens' paru dans son *Dictionnaire des Drogues* (1697) confond le serpent et la couleuvre et il écrit de ce serpent-couleuvre: «Il y en a beaucoup d'espèces: ils muent tous, et ils quittent leur peau à l'automne et au printemps. Sa morsure est venimeuse et mortelle si l'on n'y porte remède».

36 Robert Lenoble, 'Le thème du poison', in *Archives internationales d'Histoire des Sciences* (1955) pp. 42-43.

37 Gaston Bachelard, *La formation de la pensée scientifique*, 4<sup>e</sup> éd (Paris, Vrin, 1965) p. 122.

38 Cf. op. cit., à la n. 4, p. 101.

39 Remarquez une fois encore la liaison serpent-Gecko.

40 *HN* 30, 88.



Rien n'est préférable à ce remède (= la peau de Gecko) dans l'épilepsie...<sup>41</sup>. J'ai tenté d'indiquer la raison pour laquelle un serpent ou un Gecko pouvait passer pour un remède absolument merveilleux contre le mal sacré; j'aimerais montrer aussi les deux raisons subjectives pour lesquelles les thérapeutes de l'antiquité valorisaient particulièrement la peau du saurien.

La première cause rationnelle — mais non pas scientifique — est liée à l'idée que cette peau qui se renouvelle chaque année à des moments bien précis est le symbole même du rajeunissement. Un texte d'Ovide, *Métamorphoses* 7, 271 ss., en témoigne à suffisance: Médée veut rajeunir son beau-père, le vieil Eson<sup>42</sup>; parmi les substances appropriées à cette transformation, nous dit le poète de Sulmone, «elle n'a point oublié la peau écaillée d'un petit chélydre du Cynips»<sup>43</sup>, ni le foie d'un cerf mort avec une longue vie ni le bec et la tête d'une corneille sur qui avaient pesé neuf siècles<sup>44</sup>.

La seconde cause de la valorisation de la peau du Gecko nous est fournie par Pline lui-même:

«Il importe de connaître la façon de lui (= au Gecko) dérober rapidement sa dépouille; autrement, lorsqu'il se débarrasse de sa peau d'hiver, il la mange, aucun animal ne déployant, dit-on, plus de ruses (*fraudulentius*) pour frustrer l'homme; aussi est-ce de là que le nom de "stellion" est devenu une injure. On observe l'endroit où il gîte pendant l'été, généralement dans les revêtements des portes et des fenêtres, dans les lieux voûtés ou les tombeaux. C'est là qu'au début du printemps on tend des sortes de nasses tressées avec des roseaux fendus, dont l'étroitesse lui plaît d'autant mieux qu'il s'y dépouille plus facilement de la vieille peau qui l'entoure; mais dès qu'il l'a quittée il ne peut s'en retourner»<sup>45</sup>.

41 HN 30, 90.

42 Cf. Ovide, *Mét.* 7, 215-16.

43 Id., *ibid.*, 271-72. Le chélydre est un serpent venimeux de l'Afrique représentée dans le poème par le Cynips, petit cours d'eau de la Libye.

44 Ce texte d'Ovide est cité et commenté par A. M. Tupet, *La magie...* cit., p. 405. A ce texte, on peut joindre le vers 286 du chant 9 des *Métamorphoses*.

45 HN 30, 89.

Pline (30, 48) nous décrit longuement les techniques très sophistiquées de la capture de la dépouille du Gecko, ce que fera à sa suite Apulée<sup>46</sup> mais non pas Elien<sup>47</sup> qui, à propos du γαλεόπις, se contente de suivre les informations fournies par Théophraste et de qualifier la peau du Gecko comme l'antidote de l'épilepsie.

C'est maintenant qu'il faut citer les réflexions qu'émet Robert Joly dans son ouvrage intitulé *Le niveau de la science hippocratique*<sup>48</sup> à propos de remèdes cnidiens:

«plus encore que la cherté, c'est souvent le caractère bizarre, insolite du produit qui semble le valoriser médicalement, de même que la difficulté à se le procurer. Beaucoup de préparations donnent l'impression, comme en magie, d'accumuler les difficultés qui rehaussent le prestige du remède»<sup>49</sup>.

Or semble-t-il y avoir un remède plus bizarre, plus insolite, plus difficile à obtenir que la peau du Gecko, surtout pour un esprit qui est persuadé que cet animal est dangereux, venimeux et qu'il s'empresse de dévorer sa dépouille?<sup>50</sup>

Comme je me suis longuement attardé au commentaire du Gecko et de sa peau comme antidote du mal sacré, je pourrai signaler plus rapidement les autres maladies que ce petit saurien est censé guérir.

Un animal qui effrayait les Anciens mais qui jouit toujours d'une très mauvaise réputation est le scorpion. Nous ne serons pas surpris de voir Pline lui consacrer 6 paragraphes au livre 11 dans lesquels, à côté d'observations objectives, se dévoile au grand jour une mentalité

46 Cf. Apulée, *Apologie*, 51.

47 Cf. Elien, *NA* 3, 17, ed. A. F. Scholfield (Loeb Clas. Library, 1958).

48 Paris, Les Belles Lettres, 1966, p. 52.

49 Dans le même ouvrage, il faut lire la note 3 de la page 54 qui mériterait d'être approfondie.

50 Ce que font certains insectes qui muent; mais je n'ai pu trouver aucun témoignage contemporain me permettant d'infirmier ou de confirmer cette tradition antique qui traversera les siècles. Le *Traité de Zoologie*, tome 14, fasc. II: *Reptiles* (Paris, Masson, 1970) p. 11, m'apprend seulement que l'exuvie «chez les Geckonidés semble beaucoup plus rapide (que chez les Lacertidés et les Caméléonidés); chez les premiers, elle dure quelques heures alors que chez les autres elle se déroule sur plusieurs jours. Sur le peau du Gecko comme antidote de l'épilepsie, Owsei Temkin, *The Falling Sickness* (Baltimore 1945) p. 21 et la n. 114, ne fait pratiquement aucun commentaire.

qui n'est pas scientifique. Le naturaliste s'empresse de définir le scorpion terrestre comme

«une bête dangereuse, venimeuse comme les serpents avec cette seule différence que, par un supplice plus cruel, elle donne une mort lente avec une agonie de trois jours. Sa piqure est mortelle pour les vierges toujours, et pour les femmes presque sans exception; elle l'est pour les hommes le matin...»<sup>51</sup>.

A côté d'observations objectives se révèlent ainsi des croyances qui trahissent les terreurs de la conscience ou des pensées qu'un psychanalyste n'éprouverait peut-être guère de peine à expliquer. Pline, qui croit qu'il existe toujours un remède contre toutes les affections même les plus graves ou contre les poisons, même les plus foudroyants, ne va pas cesser d'appliquer deux principes qu'un auteur du XVII<sup>e</sup> siècle, cité par Robert Lenoble<sup>52</sup>, P. Kircher, dans un traité intitulé *Mundus subterraneus* et édité à Amsterdam en 1664-1665, érigera en aphorismes: le *venenum* est remède en même temps que poison (9, 1, 5) et les *venena* sont en guerre les uns contre les autres.

Personne ne s'étonnera dès lors que l'encyclopédiste latin aille recommander comme remède au venin du scorpion la propre cendre de l'araignée bue dans du vin<sup>53</sup> ou les Geckos eux-mêmes plongés dans l'huile<sup>54</sup>. Dans cette dernière prescription, nous trouvons l'application d'un principe qui sévit dans toute la médecine; c'est celui de l'antipathie et de la sympathie qui existent entre les différents corps qui constituent le monde et en particulier entre les différents animaux<sup>55</sup>.

Pline, en effet, rapporte une tradition que l'encyclopédiste aurait pu trouver, selon une hypothèse de M. Wellmann, dans l'oeuvre de Xénocrate d'Aphrodisias<sup>56</sup> et qui

51 *HN* 11, 86.

52 R. Lenoble, *Le thème du poison*, cit., p. 51.

53 De la même façon, Pline, en *HN* 29, 71, recommande contre les morsures de serpents, même celles qui sont incurables, l'application sur la plaie les propres viscères des reptiles.

54 *HN* 11, 90.

55 Sur ce principe de sympathie et d'antipathie, voir notamment A. Ernout, 'La magie chez Pline l'Ancien', in *Hommages à Jean Bayet* (Bruxelles 1964) pp. 193-94; J. Roehr, 'Der okkulte Kraftbegriff im Altertum, II. Die Sympathie und Antipathie', in *Philologus Suppl.* 17, 1 (1923) pp. 34-76.

56 Cf. M. Wellmann, 'Xenocrates aus Aphrodisias', in *Hermes* 42 (1907) pp. 614-29.

sera attestée par une foule d'auteurs (Scribonius Largus, *Compositiones*, 164<sup>57</sup>, Pline, *HN* 29, 90<sup>58</sup>, Galien<sup>59</sup>, Elien<sup>60</sup>, Isidore de Séville<sup>61</sup> et finalement par les *Geoponica*<sup>62</sup>): le Gecko est hostile au scorpion et c'est pourquoi on se sert du premier comme remède contre les morsures du deuxième. Inversement, mais toujours selon le principe de l'antipathie, Pline relate qu'il faut recourir au scorpion broyé pour neutraliser le venin des Geckos<sup>63</sup>.

Nous ne serons pas étonnés de constater que l'encyclopédiste va citer le petit saurien comme remède d'une série d'autres maladies, les unes graves, les autres beaucoup moins: la fièvre quarte, contre laquelle la médecine clinique est impuissante<sup>64</sup>, peut être combattue notamment par un Gecko «enfermé dans une boîte qu'on a placée sous l'oreiller, et qu'on délivre à la fin de l'accès»<sup>65</sup>; la dysenterie sera soignée entre autres par un Gecko d'outre-mer<sup>66</sup> préparé selon une technique que décrit Pline. La coxalgie (*ischiadicis*)<sup>67</sup>, l'hydrocèle<sup>68</sup>, les cors aux pieds<sup>69</sup>, le larmolement chronique<sup>70</sup> seront guéris grâce à l'absorption du saurien mangé en entier ou en partie.

57 Scribonius Largus, *Compositiones*, ed. Sergio Sconocchia (Leipzig 1983): *In Africa aut sicubi scorpiones sunt nocivi, stelliones aridum in cinctu oportet habere*.

58 *HN* 29, 90. Sur ce texte, voir notamment Luis Gil, *Therapeia. La medicina popular en el mundo clásico* (Madrid 1969) p. 191.

59 Galien, *Ad Pisonem de Theriacis Liber* (14, 243 K).

60 Elien, *NA* 6, 22, ed. A. F. Scholfield (Loeb Classical Library, 1959): Le Gecko est tout à fait hostile au scorpion.

61 Isidore de Séville, 11, 4, 38.

62 *Geoponica*, ed. H. Beck (Leipzig, Teubner, 1895) 13, 9, 7. D'après l'article d'Oder, 'Geoponica', in *RE* 7 (1912), la rédaction de cette œuvre se place aux alentours de 950.

63 *HN* 29, 73. Gaston Bachelard, *op. cit.*, pp. 123-24, montre clairement la différence entre la mentalité qui est la nôtre et la mentalité qui est celle d'Aristote, de Pline et encore de l'*Encyclopédie*.

64 *HN* 30, 98.

65 *HN* 30, 102. C'est là un des remèdes prescrits comme amulettes par les mages (cf. *HN* 20, 98). La fièvre quarte est une des formes du paludisme. Sur ce véritable fléau, cf. notamment M. D. Grmek, *op. cit.*, p. 13; p. 399.

66 *HN* 30, 55. Sur cette maladie endémique, cf. encore M. D. Grmek, *op. cit.*, p. 16, p. 32.

67 *HN* 30, 71. Voir M. D. Grmek, *op. cit.*, p. 19.

68 *HN* 30, 74. Plinius Secundus Iunior, reprend ici, comme très souvent, la prescription du stellion dans les cas d'hydrocèle ou hydropisie des bourses (cf. *De medicina*, 2, 21, dans un chapitre intitulé *Testiculis et Ramicibus*, ed. Alf. Ötnerfors, Berlin, C.M.L., 1964).

69 *HN* 30, 80.

Mais Pline nous apprend aussi que le Gecko servait d'aphrodisiaque ou d'anti-aphrodisiaque:

«On raconte aussi une chose extraordinaire —si toutefois elle est vraie— sur la cendre du Gecko: enveloppée dans un linge et tenue de la main gauche, elle pousserait à l'amour, portée dans la droite, elle l'empêcherait»<sup>71</sup>.

Il convient de noter que l'usage du Gecko, dans la magie amoureuse, est par ailleurs bien attesté, tant par des textes qui nous ont été transmis par des manuscrits<sup>72</sup> que par des papyrus<sup>73</sup>.

Comme je l'ai dit, toute notion valorisée est ambivalente: le Gecko, remède merveilleux dans de nombreuses affections d'origine très diverse<sup>74</sup>, pourra servir aussi à une composition maléfique:

«On le (=le Gecko) noie dans du vin, et la face de ceux qui en boivent se couvre de lentigo (*lentigine*). C'est pour cela que les femmes jalouses de la beauté de leurs rivaux en font mourir dans les parfums. On y remédie avec un jaune d'oeuf, du miel et du nitre»<sup>75</sup>.

Pour comprendre cette propriété attribuée au Gecko, il faut avoir présente à la mémoire la description de l'ascalabotes grec fournie par Pline, de laquelle j'extrais ce détail: «Le Gecko grec est... un animal parsemé de taches

70 HN 29, 131. Dans cette affection, le malade doit prendre de la cendre de têtes des Geckos avec de l'antimoine. Sur l'antimoine comme remède pour les yeux larmoyants, cf. HN 29, 118; pour les ulcères des yeux (HN 33, 101; cf. Dioscoride, 5, 84, 2). Les Anciens tiraient du *stibi*, au moins dès le IV<sup>e</sup> siècle a.C., un fard d'un noir très brillant. Cf. Bernard Grillet, *Les femmes et les fards dans l'antiquité grecque* (Lyon, C.N.R.S., 1975) notamment p. 49 ss.

71 HN 30, 143.

72 Cf. par exemple Marcellus, op. cit., 33, 8, qui stipule que quatre *steliones* ou *calabotes* déposés, sur le gros orteil droit constituent un aphrodisiaque mais que transférés sur le gros orteil gauche ils arrêtent leur effet.

73 C'est le cas du papyrus bilingue B. M. Pap. 10588. (Département égyptien) daté de la fin du III<sup>e</sup> siècle de notre ère et contenant une recette destinée à briser une union (charme que le P. Leid. V, 11, 6 appelle un *διακοπή*): dans cette recette le *καλαζώτις* est mentionné huit fois.

74 De même, on remarquera qu'un métal aussi valorisé que l'or par la mentalité non scientifique continuera, en plein XVII<sup>e</sup> siècle, à passer pour un remède bivalent, c'est-à-dire dont l'action est à la fois somatique et psychologique.

75 HN 29, 73.

lenticulaires»<sup>76</sup>. Il n'y a pas de doute que Pline ou sa source expliquait la propriété du Gecko de provoquer le lentigo en fonction d'un effet par sympathie.

Pline nous apprend encore, dans un autre paragraphe, que la partie liquide des oeufs du Gecko (*ouorum stelionis liquor*), mêlée à d'autres substances animales, servait aussi de cosmétique; grâce à une préparation très sophistiquée, «après avoir arraché les cils gênants on les empêche de repousser»<sup>77</sup>.

Je terminerai ce trop rapide et trop superficiel survol des passages de l'*Histoire Naturelle* dans lesquels le naturaliste romain a cité le *stelio* en évoquant le paragraphe dans lequel Pline mentionne les propriétés thérapeutiques attribuées au sésame: après avoir énuméré quatre affections d'étiologie très diverse susceptibles d'être guéries par cette plante, l'encyclopédiste ajoute: «(le sésame) combat les morsures des Geckos et les ulcères dits malins»<sup>78</sup>.

Il me resterait à répondre à une question fort importante: Pline adhérerait-il inconditionnellement à ces milliers d'informations sur les remèdes tirés de l'homme, des animaux, des plantes et des minéraux qui font l'objet de tant de ses livres? Ma réponse serait sans doute affirmative mais elle devrait être justifiée par un autre exposé<sup>79</sup>.

SIMON BYL  
Université de Bruxelles

<sup>76</sup> HN 29, 90.

<sup>77</sup> HN 29, 116.

<sup>78</sup> HN 22, 132.

<sup>79</sup> Il arrive parfois que Pline se moque des Mages à qui il emprunte tant d'informations (cf. par exemple HN 28, 94: *ut est sollers ambagibus uanitas Magorum...*). Pline a peut-être voulu se mettre à l'abri de poursuites judiciaires et se prémunir contre des reproches d'excessive crédulité; de plus, l'encyclopédiste ne devait pas être dépourvu de tout esprit critique; mais malgré ces quelques mises en garde contre les Mages (cf. encore HN 30, 15-20), le naturaliste ne cache pas son admiration devant les faits remarquables (HN 30, 146: *...notabilia animalium*), les merveilles attribuées aux animaux (HN 30, 147: *mirabilia*). Sur l'attitude de Pline, face à la magie, je renvoie aux considérations de L. Thorndike, *A History of magic and experimental Science*, 4 ed. (New York 1947) vol. I, p. 62 ss.